

Dominique Buisson

Professeur agrégé en arts plastiques,

Ecrivain et photographe spécialisé dans la civilisation japonaise.

La **séparation** est à l'origine de mes recherches sur le Japon depuis une quarantaine d'années, chacun de mes voyages s'établissant sous son emprise. Toujours selon une logique immuable : **séparation**, croisements, union momentanée, retrouvailles, **séparation**, oubli, nostalgie. Rituel qui invariablement implique ingestion, assimilation, production puisqu'il s'agit de se donner des objectifs pour continuer ce va-et-vient, se créer des manques et des fantasmes et justifier qu'on vienne sans cesse les combler. Par le voyage ou l'écriture. La **séparation** donc comme moyen de faire le point : sur ses connaissances, sa compréhension des causes et des effets et probablement sur quelque chose de beaucoup plus enfoui.

Omniprésente dans ce jeu un peu masochiste établi entre le Japon et moi, la **séparation** préside donc à ma construction en tant qu'individu agissant dans le monde, en synergie avec lui. Du moins suis-je tenté de le croire. Elle est également le résultat d'une rupture avec le monde. Mais ces deux « mondes » ne sont pas les mêmes. Le premier est un lieu où l'on agit, où l'on est reconnu comme étant socialement existant. Le second n'est que la preuve d'une absence – ou peut-être d'une perte – à compenser pour des raisons parfois obscures. Par une fuite. Ailleurs.

Changer de « patrie » est alors une manière de concilier ces deux mondes, le désiré et le refusé, de penser la blessure en s'inventant une mémoire culturelle en lieu et place d'une mémoire personnelle. S'inventer en quelque sorte un pays « père » et tenter d'expérimenter ce qui serait de l'ordre du fils. Et donc de retourner à la matrice originelle. A l'innocence. Se séparer d'un réel non accepté et chercher l'unité

originelle dans la fiction. Pour croire que l'on existe en entier, non fragmenté.

Et pourtant (est-ce bien raisonnable ?) ce Japon, lieu choisi du tissage de ces racines nouvelles, n'est lui-même qu'un archipel fracturé en plein océan, séparé du monde. De cette rupture datant de la dérive des continents, il conserve néanmoins des morceaux de l'unité originelle, en particulier une grande variété de plantes disparues du continent chinois. La **séparation** comme conservatoire. Plus récemment à l'échelle de l'histoire, il s'est volontairement retiré du monde pendant deux cent soixante-dix ans, jusqu'à ce qu'un empereur de la fin du XIX^e siècle rêve d'unir l'esprit japonais et la science occidentale. Aujourd'hui encore, laboratoire du futur, il génère les *otaku*, une jeunesse de cristal « emmurée » dans l'espace clos du jeu vidéo et des systèmes informatiques, déconnectée du réel qui n'existe plus en tant que corps sensible mais en tant qu'image virtuelle dans l'instant éphémère de sa représentation. Ce monologue hybride du réel et de sa représentation à travers les outils de la virtualité est une nouvelle forme de disjonction. La **séparation** entre solitude et confusion.

Qu'importe ! Il s'agit alors d'instaurer un entre-deux, un *no man's land* porteur de toutes les potentialités, entre le réel et le virtuel. Etre à la fois français et en même temps japonais. Alternativement ou synthétiquement, selon les besoins. Avoir l'impression de se mettre au monde, de s'enfanter soi-même et se laisser séduire par cette audace, car nul autre qu'un Japonais ne peut être japonais. Sauf à penser que l'on est une réincarnation occidentale d'un être autrefois nippon. Et à nouveau se laisser séduire par ce désir de métempsychose, où il n'y aurait jamais plus d'ultime **séparation**.

La première difficulté consiste donc concrètement à « naître » au Japon dans l'enveloppe physique de l'Etranger. Etranger, donc étrange. On devient alors le *gaijin*, l'« homme de l'extérieur », l'« homme autre », celui qui ne fait pas partie de l'espace intime de la communauté nipponne. Communauté d'ailleurs elle-même composée d'une multitude de cercles séparés – on pourrait dire autonomes – se frôlant sans se heurter, chacun ayant ses propres codes et ses propres exclusions. Paysan, boutiquier, artisan, employé de bureau, ouvrier, élu, homme, femme, marié, célibataire, chacun participe d'un espace particulier qui

possède son langage, ses habitudes, ses références, ses dieux – voire ses désirs et ses rêves. Aujourd’hui encore, chaque individu reste largement conditionné par le milieu dans lequel il vit. Non qu’il refuse les autres ou les ignore – ce qui serait pour un Japonais un acte éhonté d’individualisme – mais parce qu’il les considère comme appartenant à un tout, dont lui-même fait partie. Après tout le grain de sable n’a pas à désirer, aimer ou refuser son voisin. Il lui suffit de savoir qu’il concourt avec lui à la création de la plage. A l’entité Japon.

Face à l’étranger, tout Japonais qui se respecte, et quels que soient son origine sociale ou ses sentiments réels, devient l’ardent défenseur d’une nature japonaise qui se veut aussi impénétrable qu’unique. Il devient un nippon parfait, membre d’une fiction forgée depuis des siècles qui exclut à jamais toute faiblesse et toute critique qui décrédibiliseraient le sol natal. La **séparation** comme exclusion. Le *gaijin* devient un *alien*, un être indésirable, source probable de danger. Un être stéréotypé dans sa différence dont il faut se méfier, même s’il exerce une certaine attirance de l’ordre du fantasme ou de l’irrationnel.

Pour conjuguer attrait et répulsion, tous les étrangers ne sont pas estimés de la même manière : dans le registre positif, le Français n’est pas idéalisé de la même manière que l’Allemand ou l’Américain. Chacun est censé porter avec lui des qualités authentiques et déterminées qui compensent les manques que le Japonais estime avoir. Comme s’il s’agissait d’inventer un Japonais idéal en symétrie avec une certaine idée de l’Occident. Lorsque, touriste ou résident, il impose physiquement sa présence, l’étranger synthétise alors tous les défauts de ses qualités. Il devient insupportable. L’étranger gêne, mais en même temps il rassure. On sait qui il est : un barbare. Il n’est alors ni considéré, ni décrié, ni accepté. On le tolère, on admet ses écarts ; il ne fait pas partie de la loi. Forme identifiée, il est hors monde : la **séparation** comme inexistence.

Mais lorsque le *gaijin* devient encore plus japonais que les Japonais, qu’il perce la sphère Japon, il devient nettement plus suspect que l’étranger ordinaire. Son altérité apparaît réelle ; elle s’impose car il ne correspond plus à l’idée qu’on se fait du « non-Japonais ». Dès lors, on ne lui pardonne plus rien : il doit maîtriser le dit et le non-dit.

Accepte-t-on de jouer le jeu de cette partition dualiste ? Veut-on répondre à ses critères ? A quoi faut-il renoncer, que faut-il proposer pour être admis, ne serait-ce qu’à la circonférence du cercle ? Autant de

questions qui s'imposent dès que l'on veut pénétrer un peu plus avant dans l'intimité de ce pays parfois si loin de nous.

Dès lors, vouloir être ni touriste ni « tatamisé » implique une bonne dose d'inconscience et de stratégie. Il faut tenter de rester soi-même, croire que l'on peut irrationnellement être accepté pour ses qualités propres tout en restant un étranger aux yeux des Japonais. Mais en même temps il faut s'engager de part et d'autre dans un échange de fictions pour trouver des points de contact communs dans le monde du réel. Autant de fragments de pays détachés de leurs fonctions primitives qui, peut-être plus que d'autres, favoriseront néanmoins de véritables découvertes, d'authentiques rencontres. Avec comme utopie que l'on cherche à partager ce qui rapproche plutôt que ce qui sépare.

Dans cette impatience mutuelle à jouer avec le désir – et parfois la peur – de l'autre, il reste néanmoins indispensable de faire les efforts nécessaires pour s'immiscer dans une culture qui semble n'exister que pour vous perdre. Il faut d'abord admettre et même cultiver ses failles d'étranger. Savoir qu'on le sera toujours. Manifester son altérité par des signes convenus. Faire celui qui ne comprend pas, qui a besoin d'aide. Puis s'oublier soi-même pour se faire absorber par l'autre car, selon l'adage, le clou qui dépasse appelle le marteau. La **séparation** comme oubli de soi. Le procédé pour être clair n'en est pas moins exigeant : il consiste d'abord à se séparer de sa propre culture, à faire table rase des présupposés, des certitudes et de tout autre aveuglement pour se rendre disponible et trouver ses marques dans le dédale japonais des rituels et des convenances. Les Japonais en effet privilégient l'affirmation d'une idée commune par rapport à celle des différences, des liens par rapport aux distinctions. Ici, la parole démonstrative n'a pas réellement lieu de cité. Pour rendre les choses lisibles, un geste codifié peut aisément y pourvoir, comme la présence d'un objet symbolique ou l'établissement d'espaces signifiants. Tout est alors convention.

Malgré le nécessaire abandon du jugement personnel que cela induit, se faire accepter exige une longue pratique de la constance, de la fidélité à soi-même puisqu'on sera jugé sur sa capacité à préserver l'image qu'on a donnée de soi et par conséquent à rester ce que les autres attendent de vous. Cependant, s'il faut faire vœu de discrétion, d'écoute, de patience, il s'avère parfois indispensable de bousculer les codes et les usages : jouer en finesse le stéréotype attendu, être concret dans ses demandes

sans pour autant réclamer, montrer que l'on est attentif à ne pas trop déranger, placer à bon escient quelques balbutiements de japonais. La langue sépare plus qu'elle ne rapproche et, pour un Japonais, il est pratiquement impossible d'admettre qu'un étranger puisse parler la langue de Kawabata. D'autant que le français est basé sur l'abstraction du signe – donc de la pensée rationnelle – et que le japonais l'est sur l'image – donc sur l'émotivité visuelle. Curieusement, au Japon, pour l'étranger pressé, il est souvent plus utile de ne pas trop bien communiquer par la parole. Si le fait de prononcer quelques mots attire la sympathie et montre que l'on fait preuve d'un vrai désir de rencontre, cela favorise surtout une sorte de dialogue basé sur le « cœur à cœur », même si ce désir se manifeste d'une manière un peu abrupte. Désormais, on sait qui vous êtes, un *gaijin* certes, toujours et encore, mais avec cette fois le bénéfice d'une once d'indulgence. On comprend que le visiteur a des impératifs de temps, d'argent, d'enthousiasme. Mais il fait des efforts louables. On le loue donc. Etranger au Japon et en même temps momentanément étranger à la France, il peut mériter considération et parfois amitié.

Dans cet exil annuellement renouvelé, j'ai tenté de me séparer de tout classement, certitude ou jugement. Avec les nombreuses difficultés que cela suppose. Surtout ne pas estimer ce pays à l'aulne de sa culture d'origine même si, pour apprécier la route à sa juste mesure, le vagabond doit savoir d'où il vient. Je voulais saisir le Japon dans sa réalité et non le « réinventer » pour qu'il me corresponde. Cela aurait impliqué de ma part une supériorité bien illusoire. Pour rester humble devant ce pays et m'ouvrir à toute éventualité, j'eus le plus souvent recours au hasard. Rien de grandiose dans cette exploration aléatoire, peu de découvertes fondamentales, mais une suite de petits riens, de regards, de lumières et d'opacités, de constats. La nature ne se pare pas des mêmes verts, l'ombre y est plus appréciée que la clarté, les voix ne chantent pas dans les mêmes timbres. Il n'est pas si facile au début de se défaire des sensibilités chromatique, gustative, épidermique, sonore qui nous structurent et pourtant ce sont ces petites insignifiances, goûtées au jour le jour au gré des rencontres, qui créent au retour les manques les plus tenaces. Jusqu'à rivaliser avec nos habitudes les plus profondes pour prendre racine dans la mémoire. Le hasard ouvrant sur l'infini des

possibles, un sourire entraperçu, un geste ganté, la patine d'un bel objet découverts par inadvertance animeront notre imagination à jamais. On accède alors à une autre forme de plaisir, de sensualité, de désir, de refus, de rejet. Puis on entre dans la langue de l'autre, jusqu'à rêver dans cet idiome, et, progressivement, tenter de s'y perdre. La **séparation** comme fusion.

Mais une **séparation** radicale ne peut mener qu'à la certitude, au désespoir, au fanatisme. Définir, c'est établir des limites donc des lieux d'exclusion. Et je préfère être à la frange, au chevauchement, là où le Japon me remet en question à chaque voyage, plutôt que me situer arbitrairement à l'extérieur ou à l'intérieur des murailles. « Lorsque le sabre quitte le fourreau, c'est pour y revenir », dit un adage guerrier ; si l'on jette le fourreau et qu'on laisse la lame orpheline, c'est qu'on livre son dernier combat et que la mort est annoncée. Aussi faut-il toujours savoir qui l'on est. Ne pas laisser la **séparation** s'installer de manière définitive. Être sûr de retrouver à son retour sa mémoire, ses lieux, ses souvenirs inchangés. Faire en sorte que famille et amis vous reconnaissent toujours comme l'un des leurs. La **séparation** doit être alors vécue non comme abandon, mais comme distance. Une distance qui doit mener à l'autonomie. C'est pour cela que les oiseaux poussent leurs petits hors du nid. Pour qu'ils renoncent au confort familial et s'engagent dans la solitude de l'adulte. N'ayant pas connu ce parcours, l'adulte que je suis devenu a choisi d'étudier un environnement dont il était certain de ne jamais pouvoir percer les arcanes : le Japon. Ce choix de la difficulté, cette prétention même, n'est certes pas innocent. Il implique un savoir considéré souvent comme hermétique qui m'a permis de combler un manque et d'être reconnu. C'est ainsi que le Japon m'a révélé. Je n'y cherche pas la vérité, elle ne sera jamais que la mienne, j'y observe quelque chose qui me conforte dans l'envie d'aimer encore le monde et m'aide à le rencontrer. Et si certains affirment qu'on ne croise que ce qui devait être croisé, alors je suis celui qui aménage des retrouvailles avec des gens qu'il n'a jamais connus et qui tente de coexister avec eux. Pour se trouver lui-même.

Elevé dans l'idée qu'un plus est toujours opposé à un moins, qu'un recto a toujours son verso, que le grand ne s'évalue qu'en regard du petit, j'ai pris conscience que je me trouvais de fait dans une logique où Orient et Occident étaient nécessairement de nature opposée. Entre l'Un et

l'Autre. J'en vins à une tentative de ré-union de ces contraires. Retrouver la connivence d'avant la **séparation**. Entre les deux, l'hésitation : le pas de l'oiseau circonspect, du chat devant les marrons chauds. Sagesse de l'indécision. Jusqu'à ce que je comprenne que le Japon s'apprend par la pratique, non par la théorie. Pour voyager léger, il faut se défaire du superflu, des références et des principes. Privilégier l'intuition et le sensible aux dépens du rationnel et de la logique. Ne pas se laisser piéger par un milieu particulier pour ne pas être exclu des autres. La **séparation** comme conciliation.

Au lieu d'opter arbitrairement pour le Japon comme ultime pays de résidence, je finis par choisir l'aller-retour plutôt que l'installation définitive, le voyage plutôt que l'intégration administrative, pour remettre en question la **séparation** elle-même. La froter annuellement au doute, à l'usure du temps, à la pertinence du choix. Et tenter une fois de plus d'unir le moi conditionné de l'Occident au moi rêvé de l'Orient. Qu'est-ce alors que cette utopie ? Une double culture idéale où chaque paramètre aurait son exact équivalent dans l'un et l'autre pays pour n'être plus qu'une entité parfaite ? A l'évidence, non. Mais l'enjeu est plus intéressant : tout se joue en réalité dans la tension entre les deux parties.

L'ambiguïté de l'« entre-deux » comme mode de pensée, voilà ce que j'ai finalement appris de l'archipel nippon, puisqu'il cultive à l'infini les notions d'intermédiaire et qu'il fait preuve d'un raffinement sans faille dans l'établissement des gris et des non-dits. C'est probablement pour cette raison que je suis particulièrement sensible à certains concepts de la culture japonaise dont je vais tenter ici d'esquisser quelques traits, même s'ils sont pratiquement intraduisibles. Quelles sont les bonnes raisons d'aimer le Japon qui justifient que, même après trente-cinq ans, chaque nouveau voyage apparaît comme une nouvelle naissance ?

Comme je me sens « chez moi » au Japon, je pourrais me contenter de parler de la vie au quotidien. En effet, la culture japonaise n'est pas basée sur la stricte dialectique du yin et du yang de la philosophie chinoise. Elle privilégie l'humain plutôt que l'idée, le microcosme plutôt que le macrocosme. La vie quotidienne dans sa réalité plutôt que le désir d'éternité. Chaque fois, le corps dans sa relation concrète à l'espace y joue un rôle. Néanmoins, je préfère énoncer certains concepts qui sous-tendent de manière subtile cet art de vivre par des superpositions de

découvertes, d'expériences et une décantation progressive des émotions, comme ceux qui prévalent dans les arts martiaux, ceux qui témoignent d'une recherche d'harmonie dans toute chose et ceux qui ont soudé mes amitiés.

C'est là que, voyageur en quête de japonité, j'ai cherché à intégrer la « logique » du *ma*, ce concept si essentiellement japonais qui désigne l'intervalle entre deux temps ou deux espaces, un intervalle vide, chargé de sens, ouvrant sur l'infini. Car le vide désigné ici n'est pas une absence, mais une potentialité puisqu'il n'impose rien. Il ne crée pas un besoin de remplissage entre deux mots, deux notes ou deux actions. Il n'est pas une démonstration. Comme dans le non-dit, il est plus pertinent que la parole ou le silence. Cette identification du temps et de l'espace en une même unité se décline dans tous les domaines artistiques : architecture, jardin, peinture, artisanat, musique, théâtre. Lorsque le *ma* privilégie le temps ou la pause entre deux phénomènes ou deux notes de musique, il inclut en même temps l'espace où se déroule cette action. Pour cette raison, il est indispensable au théâtre où chant et danse sont intimement liés. Ainsi, c'est le *mie*, « l'image aveuglante », qui fait le kabuki ; ce *ma* particulier décrit le mouvement arrêté entre deux gestes où l'acteur livre la quintessence de son expressivité. Dans le théâtre nô, comme le professe le grand dramaturge du XV^e siècle Zeami, l'essence même du spectacle se trouve également dans ce temps suspendu qui impose « que l'on ne bouge pas quand on bouge, qu'à un geste visualisé corresponde une immobilité intérieure ; et qu'à une absence de geste corresponde un bouillonnement intérieur. » La **séparation** comme suspension.

Pour pénétrer le Japon, il faut comprendre le *ma* ; pour vivre le Japon, il faut le pratiquer. Le *ma* relie tout en séparant. Unité de composition de l'espace habitable, il désigne aussi l'espace non spécialisé, mais polyvalent, de la maison traditionnelle. Les pièces en tatamis sont des lieux vides, sans utilité précise, aux frontières coulissantes, qui deviennent momentanément fonctionnels lors du coucher, du repas, des heures de jeux ou d'une réception par la simple adjonction de petits éléments de mobilier ou d'objets dont le nombre est toujours limité à l'essentiel ; par leur simple présence, certains d'entre eux, paravent, calligraphie, objet d'art ou bouquet, communiquent

symboliquement dans le non-dit pour préciser le rapport de hiérarchie entre les personnes présentes ou s'immerger dans la poétique des saisons. Paradoxalement, l'imprécision est ici encore gage de lisibilité. Ce qui compte n'est pas le lieu où l'on se trouve, mais ce qu'on y fait, ce qu'on y est. Fonction de **séparation** par le vide spatial et fonction de liaison par le sens produit par cette indétermination sont ici intimement associées sous le signe de l'éphémère. Ainsi, des espaces « silencieux » comme la véranda, l'alcôve honorifique ou le bureau donnant sur le jardin qui répondent à des nécessités de repos mental ou de détachement sont teintés de spiritualité et de philosophie. J'y goûte ma « japonité ».

A ce degré d'implication et de mutuelle dépendance, le concept spatial du *ma* introduit un nouveau concept de relation, le *en*, où la **séparation** apparaît comme une synthèse. Le *en*, en effet, n'est pas une rupture entre deux espaces. Plus qu'un espace « séparant », cet espace intermédiaire est une superposition, une synthèse de la tension. On le trouve ainsi souvent utilisé comme préfixe pour d'autres mots où se mettent en jeu les notions de bordure, de recouvrement, de frontière, mais aussi d'attache, de négociation, d'affinité, voire de hasard ou de destin bouddhique. Les exemples les plus parlants en sont la véranda, la rue et l'entrée de la maison traditionnelle, tous lieux qui me sont chers, où les espaces sont tellement chargés de sens et d'expériences que j'ai fini par faire de cet environnement japonais une certaine forme de refuge idéal. Domaine des sens toujours stimulés, la maison est autant celui de l'intellect si l'on veut bien admettre que c'est souvent par le corps que l'on sollicite l'esprit.

La véranda japonaise *est* la maison comme la « pose aveuglante » *est* le kabuki. Cette structure construite autour de l'habitat présente la particularité d'être largement abritée par un auvent très débordant et d'ouvrir sur le jardin. Elle ne sépare pas les espaces intérieur et extérieur, mais les met en distance simultanément en se situant comme un troisième espace pouvant être considéré comme intérieur, puisque sous l'auvent, et extérieur puisqu'il est de fait la première marche du jardin. Contrairement à son équivalent occidental qui articule les espaces de manière linéaire de l'intérieur vers l'extérieur, la véranda japonaise organise les espaces vides de la maison par l'enveloppement puisqu'elle est à la fois un passage vers le jardin et une sorte de couloir extérieur. Assis sur la véranda, au cœur de cette ambiguïté entre le vide, le

construit et le symbolique qui permet à la nature de pénétrer dans la maison et à la maison d'être ouverte sur le monde, j'ai ressenti maintes fois cette sensation d'exister autrement, d'être saisi dans le grand rythme naturel, sans antagonisme, sans besoin particulier. La **séparation** comme quiétude.

La rue traditionnelle est de même nature. Alors que les espaces publics de rencontre, à l'image de la place du village occidental, n'existent pas, cette ruelle s'apparente également à une sorte de couloir semi-privé qui serait à l'extérieur de la maison. Comme les autres riverains, tôt le matin, j'ai souvent contribué à la nettoyer à grande eau avant que les boutiquiers y installent leurs étals et que mes voisins y ordonnent plantes grasses et bonsaï. Au cours de la journée, j'y ai parfois joué au base-ball avec leurs enfants et le soir venu, en été, après le bain du soir, j'y ai retrouvé mes amis pour jouer au go ou boire une bière. C'est ainsi que l'on devient japonais. Mais si la maison est ouverte sur la rue et la prolonge de manière apparemment informelle, la rue s'arrête à l'entrée de la demeure ; au-delà règne le privé et, pour bien le manifester et ne pas souiller les tatamis des impuretés de l'extérieur, on se déchausse avant d'entrer. Rituel autant pratique que symbolique, qui officialise le moment où l'on se défait du monde car la société n'existe que si on sait régulièrement se refuser à elle.

Mais plus qu'une simple délimitation où l'on se déchausse, l'entrée en terre battue de l'habitat traditionnel est encore un espace intermédiaire où le *ma* se manifeste par un changement de matériau. On passe ici de la terre battue au plancher, lui-même introduisant le tatami, comme la véranda se démarque du jardin par le bois de sa plateforme. Venu du dehors, le visiteur s'y annonce, le livreur y dépose sa marchandise, le client y exprime son désir d'achat, mais tout un chacun n'est pas autorisé à monter la marche menant à l'espace privé, tout au plus peut-il être invité à s'asseoir sur la partie surélevée en plancher, les pieds chaussés restant sur le sol en terre battue. C'est pour cette raison qu'un visiteur ne peut y entrer sans avoir préalablement salué à quelques pas et s'être excusé d'imposer sa présence. Même les habitants ou les intimes de la maison manifestent par une formule le franchissement de cet espace à l'aller comme au retour. La **séparation** comme une médiation.

C'est de la juste appréciation du *ma* que tout postulant à la japonité doit faire la preuve pour être accepté. En particulier, partout où la

fonction symbolique est de mise comme dans les règles de la politesse. Les Japonais ne s'embrassent pas, ne se touchent pas en public ; ils laissent un *ma* s'établir entre eux, comme le démontre le salut où la distance entre les personnes, autant que le degré d'inclinaison, révèle le degré de gratitude ou de hiérarchie unissant les individus en présence. Ici se cache le premier piège, la première énigme que doit résoudre tout Œdipe japonais : estimer le qui, le quoi, le quand et le comment, entre autres possibilités, qui justifie que l'on plonge plus ou moins profondément vers le sol. Casse-tête qu'un *gaijin* n'est pas censé comprendre. Un avantage parfois !

Autre grand mystère du *ma* qu'il faut admettre sinon comprendre : l'art de l'emballage qui, à lui seul, symbolise le cadeau et assujettit le plus souvent l'objet offert à la simple expression d'un échange convenu. Le cadeau n'a donc qu'une importance toute relative, voire aucune ; l'emballage en lui-même non plus. Ce qui est signifiant dans le cadeau, c'est l'échange : ce qui se passe entre le donateur et le receveur par l'intermédiaire de l'objet emballé. On peut rapprocher cela de la définition que donne le grand couturier Issei Miyake du kimono : « Le vêtement, c'est l'espace entre le tissu et la peau. » Dans tous les cas, il s'agit d'envelopper les choses, de définir réciproquement le contenant, le contenu et le code. La **séparation** comme réciprocité. Et chaque voyage devient obligatoirement le temps des cadeaux : un peu de France estimé à la mesure de ce qu'on a reçu du Japon. Pourtant, même si on se sent très redevable, la valeur de ce présent ne doit jamais mettre l'hôte ou l'ami dans l'embarras. Dans cette fausse symétrie, offrir un cadeau inapproprié ou trop onéreux créerait une obligation en retour et bientôt un jeu infini de surenchères. Il est donc à proscrire.

Ce qui rend le Japon fascinant, c'est la persistance de toutes ces notions traditionnelles dans le monde contemporain. Dans sa relation quotidienne à l'espace, le Japonais est encore confronté à un certain nombre de concepts concernant la nature des lieux et du temps ; il est également assujetti à la notion de sacré. Ainsi, le rythme de la vie est décrit par les concepts de *hare* et de *ke*. Le *hare* se réfère aux moments spéciaux, reconnus socialement et alors sacralisés, comme la naissance, l'entrée à l'école, les promotions personnelles, le mariage, tous étant des moments de **séparation**. Y être invité implique que l'on se mette « sur son trente et un », que l'on fasse les cadeaux symboliquement adaptés ;

c'est un honneur. Le *ke* qualifie le passage entre deux de ces situations exceptionnelles. Idéalement, ces intervalles profanes doivent être calmes et pacifiques, car le rythme naturel de la vie humaine exige l'alternance tranquille du profane et du sacré. La **séparation** comme alternance. C'est un peu dans ce sens que je vis mes allers et retours : des moments *hare* de quelques semaines au Japon, où je baigne dans une sorte de reconnaissance, voire d'exaltation, et des moments *ke*, plus longs, où le Japon se dépouille et s'ordonne dans mon bureau parisien. Il faut bien que les sens s'apaisent et que la vue retrouve son acuité.

Malgré une tentation pour l'exhaustivité liée à la peur du vide probablement, il serait vain d'énumérer toutes les notions qui mettent en cause la tension entre deux « lieux ». Mais il faut néanmoins aborder deux des concepts esthétiques majeurs du Japon. Enseignant les arts plastiques, il me semble difficile de ne pas les aborder, même succinctement. Comme le *ma*, le *en*, le *hare* et le *ke*, ils ne sont pas théoriques, mais dans le mouvement de l'existence et qualifient la vie quotidienne de très nombreux Japonais. Ils ont donc élargi mon regard comme le poisson cru a étendu ma palette gustative.

Dans un pays où la violence géographique et climatique inviterait plutôt à ne pas penser en terme de durée, la fugacité est une des lois de l'esthétique et l'intériorité un moyen de ne pas subir l'implacable réalité. Il s'agit alors de donner de la consistance au vide existant entre la discontinuité du monde et le sentiment que l'on en perçoit – ce que les Japonais de l'époque médiévale appelaient l'« émouvante intimité des choses » – par la pratique de l'art et de la poésie, la contemplation de l'objet artisanal ou l'engagement dans les arts de la Voie. Tendre à l'harmonie du cœur par celle du geste, c'est l'objectif de ces arts de la Voie – arts martiaux, cérémonie du thé, arrangement floral, pour ne citer que les plus connus – qui contraignent le geste dans le but de lui donner l'apparence du plus grand naturel possible. Ma première expérience d'un Japon idéalisé a d'ailleurs commencé ainsi : la pratique du tir à l'arc, que l'on qualifie de zen, et de l'aïkido. Du premier j'ai appris que l'on ne tire que sur soi-même, du second que c'est par l'harmonie que l'on se défait de la force. Paradoxes exaltants. Cette ascèse extrêmement codifiée des arts de la Voie est conçue, non pour aboutir à une finitude absolue, mais au contraire pour éprouver le cheminement qui mène à une certaine

forme de sacralisation de l'inachèvement et de l'imperfection de la nature. Incomplétude érigée en modèle qui me parle et finalement résonne en moi. Rien de théâtral donc dans ses effets, mais une émotion esthétique qui satisfait un désir intime de discrétion, teintée d'une inévitable mélancolie. On dresse les paravents que l'on peut. C'est ici que règnent le *wabi* et le *sabi*, deux concepts de la solitude tranquille, très fortement influencés par le zen, qui tournent autour du raffinement caché sous des choses banales, à l'image de la modestie.

Le *wabi* correspond à un sentiment calme d'abandon dans le dépouillement, l'absence de clinquant ; il privilégie la simplicité des formes, la discrétion des couleurs, l'austérité des matières. Il est à la frontière de la beauté et de la pauvreté dans l'apparence, voire de l'inachevé. Libéré des émotions illusoires, son adepte oppose la richesse du cœur au goût de la possession. Le *sabi* est presque toujours associé au *wabi*. Il qualifie le renoncement à l'éclat, la résignation sereine, l'acceptation de l'inéluctable marque du temps, de la patine, de la rouille ; c'est un état où l'âme s'est séparée du corps, pressentant la désolation et la disparition. Il saisit le passage du temps sur les objets pour leur donner une nouvelle profondeur. Pour l'apprécier, il faut admettre que tout n'est qu'éternel recommencement. La **séparation** comme essence de la beauté.

Avant d'accéder à une relative compréhension de ces arcanes, il a fallu également me familiariser avec les croyances qui les ont initiées et perfectionnées au cours des âges : le bouddhisme et le shintoïsme. Le premier est relativement connu de l'Occident ; dans sa quête de la Vérité, la **séparation** ne peut être comprise que comme une illusion. Le second reste un mystère dont il faut donner ici quelques clés, en particulier sous l'angle de la **séparation** puisque la création mythologique du Japon s'appuie sur elle. Avant que les divinités n'occupent chacune des parcelles du sol nippon, il fallut créer le Japon lui-même, ordonner le magma primordial, séparer le ciel de la terre. Et même, avant cela, rendre les dieux visibles à eux-mêmes pour qu'ils puissent rendre visible le monde des hommes. La **séparation** pour rendre visible.

Bien qu'il l'estime habitée par les dieux, le Japonais n'a pourtant pas une vision anthropomorphique de la nature ; au contraire, il sait la voir pour ce qu'elle est dans ses plus menus détails physiques, l'appréhendant

intuitivement par tous ses sens et jouissant de ses irrégularités et de ses dissymétries. Simplement, dans le face-à-face homme/monde, il y a les *kami*, des divinités exemptes de transcendance qui néanmoins définissent des espaces extrêmement signifiants dans le paysage comme dans d'autres domaines spatiaux : l'architecture, l'art, l'artisanat, mais aussi les relations sociales. Invisible aux yeux humains, cette myriade de *kami* ne se donne à voir qu'au travers des manifestations extraordinaires de la nature. Corps présents/corps absents, ils sont réels seulement parce que les Japonais se considèrent comme leurs descendants. Puisque la mythologie explique le monde par le vraisemblable et non par le vrai, l'homme n'est jamais totalement séparé des dieux. Au Japon, il vit à côté d'eux, sans heurt, puisqu'il les pratique à travers une multitude de rituels dans la vie quotidienne. Pour lui, plus ou moins consciemment, prendre le bain, comme pour un bon nombre de pratiques engageant la propreté physique, rituelle ou symbolique, c'est retourner à la purification originelle : l'un des « créateurs » du Japon procéda à des ablutions après une visite aux Enfers. Sachant que « le Ciel est à la fois néant et existant », comme l'a dit Kurozumi Munetada, fondateur en 1814 d'une nouvelle secte shintô vénérant la déesse solaire, les Japonais ne s'intéressent pas à ce qu'il faut croire, mais à ce qu'il faut faire. Dans cette manière d'habiter la « demeure » des *kami* plutôt que de traverser le monde comme un passant tragique, il faut se concilier les divinités, construire des sanctuaires, donner des fêtes, ici et maintenant.

Et voilà le Japon paradoxal que j'aime : on bénit les voitures, on consacre l'ordinateur dernier cri, on organise un service religieux pour les outils abîmés, on marche sur le feu pour lutter contre les accidents de la route, on boit et l'on danse pour accueillir annuellement les ancêtres, on défile avec force phallus et vulves de bois pour espérer de bonnes récoltes. Au cœur de Tokyo comme dans la campagne la plus reculée, le futur est toujours paradoxalement en phase avec le passé, fût-il le plus archaïque. L'un des grands enseignements de ce pays est la tolérance dont font preuve ses habitants dans leurs croyances religieuses. Ils n'opèrent pas réellement de **séparation** entre les religions bouddhique et shintô. Ils pratiquent les deux, sans nécessairement croire réellement à l'une ou à l'autre ou en croyant un peu au deux, l'idée étant plus d'être baigné dans une sorte de sacralisation, de japonisation. Dans le doute, on respecte les règles du lieu dans lequel on se trouve, temple bouddhique

ou sanctuaire shintô. J'avoue, au risque de me répéter, être sensible à cette indétermination, non pour son refus de choix, mais bien pour les effets qu'elle produit. A savoir une sorte d'évidence de la sacralité dès que l'on pénètre dans un bâtiment religieux japonais, particulièrement dans un sanctuaire shintô, dans une forêt ou dans tout endroit paisible. Ces espaces sans ostentation ne montrent rien ; on peut dire qu'ils ne mettent en scène qu'un vide hors du temps, mais ce vide, habité par des divinités invisibles ou en attente de l'être, est « plein » spirituellement.

Une vie ne suffit pas à comprendre le Japon, d'où l'impérieuse nécessité d'y retourner sans cesse pour glaner une parcelle supplémentaire de cet univers qui embrasse toutes les contradictions et tous les paradoxes. Ensuite, à mon retour, je cherche à mettre les mots sur mon expérience. Pour partager un peu de ces connaissances qui m'appartiennent et offrir au monde mon Japon, le pays qui m'a reconnu puisque j'y ai noué des amitiés, puisqu'il m'a livré des secrets.